

## Le voyage au bout des nuits

Lysanne Langevin

---

Numéro 103, automne 2004

Les mille et une nuits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Langevin, L. (2004). Le voyage au bout des nuits. *Moebius*, (103), 71–77.

LYSANNE LANGEVIN

*Le voyage au bout des nuits*

C'est l'histoire d'un homme perdu dans ses pensées. Dehors il fait jour, il fait moite. On dirait que le cours du temps a cessé. Mais l'homme sait que le temps file.

Tu sais pourquoi?... Cherche... Devine...

Oui. Ses jours sont comptés. Il ne sait pas exactement combien de temps il lui reste, mais le médecin a été formel. Alors le décompte a commencé. L'heure des bilans a sonné, comme on dit.

Il me parle de sa fille, de sa petite fille qu'il a abandonnée il y a de cela il ne sait plus combien de temps, combien d'années.

Et il commence alors à raconter.

Élise, ma petite Élise, me dit-il, je suis parti sans penser à elle. Seulement à moi. C'était une question de vie, de survie, poursuit-il, j'étouffais. Cette histoire est tellement conventionnelle qu'on la croirait écrite d'avance. J'ai honte d'autant d'insignifiance. Mais c'est ma vie. Rien de spectaculaire comme dans un film américain. Rien de signifiant comme dans un film français. Juste une morne petite vie comme dans un film québécois.

Cet homme qui nous parle, à toi comme à moi, aborde la cinquantaine. Il est dans ce qu'on appelle la force de l'âge; au moment où, au niveau professionnel sans doute, il est au «top» de sa forme. Il est journaliste.

J'étais journaliste, nous dit-il, attaché de presse. Je cherchais l'aventure, m'étant persuadé que la routine n'était pas mon sort, qu'elle ne serait pas ma maigre pitance. Mais tu sais, il s'interrompt comme pris de vertige et me dévisage tout en pensant à toi. Tu sais, reprend-il, j'étais de Montréal et les journaux envoyaient si peu de correspon-

dants à l'étranger. Tout au plus se contentaient-ils de reproduire les topos produits par AFP, Reuter ou n'importe qui. Du moment qu'ils pouvaient afficher des noms comme Londres, Paris ou même seulement Washington lorsque les coupures budgétaires étaient encore plus mesquines. Moi, à l'occasion d'un court séjour en Italie, j'avais décidé à la dernière seconde, sur un coup de tête, de ne pas rentrer à la base. Mon passeport fraîchement renouvelé, j'avais obtenu sans trop de difficultés le visa m'autorisant à aller à Bagdad alors en état de guerre. Cette décision prise, se multiplièrent les insomnies...

La plus longue des nuits ne suffirait pas à te raconter cette histoire. Dis-toi, et dis à celui qui nous regarde de loin que si ce conte commence dès maintenant au moment où je vous parle, il achève enfin! pour moi. Dans la chaleur abrutissante qui engourdit ton corps, imagine-toi la route qui mène de Bagdad à Bassora. Elle est jonchée de souliers tordus, de chiffons froissés, de détritrus dont la nature est désormais impossible à retracer. De l'arrière de la camionnette où je suis monté je vois la route ensablée défiler et quelques passants qui observent silencieusement, leur regard perçant tentant de deviner notre destination et notre mission. Parfois des fillettes courent derrière nous criant je ne sais quelle prière ou quelle imprécation tandis que leurs frères regroupés à deux ou à trois ramassent des cailloux en faisant mine de nous les lancer en riant. Soudain le chauffeur interrompt sa course. Il a discerné au loin un barrage qui ne figure pas à l'itinéraire. Notre interprète nous annonce le regard fuyant qu'on ignore s'il s'agit de rebelles, de mercenaires, de militaires ou de simples hors-la-loi. Qu'importe de toute façon puisque la frontière entre tous ces métiers est virtuelle ou plutôt inexistante. Tous ont pour même cible les civils que nous sommes.

C'est à ce moment précis de l'histoire que le téléphone retentit. L'homme décroche. Il parle à quelqu'un d'Élise.

— Oui?

— ...

— Élise? Je n'ai plus de nouvelles d'elle depuis... je ne sais combien de temps.

— ...

— Oui. Oui, je te le répète, la dernière fois c'était sur un quai de gare où je l'ai abandonnée pour une autre de ces missions. Tu sais, le reportage unique!...

— ...

— Oui. Une question de vie ou de mort. De centaines de morts en fait. Tu sais, la mort était mon paysage. C'était à Kashgar...

L'homme poursuit son dialogue avec l'interlocuteur lointain. Puis la conversation terminée, il raccroche. Et me regarde droit dans les yeux. Puis au loin.

C'était à Kashgar. Dépêché par mon journal, j'attendais mon contact. C'était jour de marché. Par cette chaleur je me tenais debout immobile, admirant les bêtes mises en vente. À travers les voiles de sable soulevées par les cavaliers, un Ouïgour évaluait les étalons qu'on lui présentait. Sa tenue était débraillée mais ses gestes précis et sûrs. Tâtant la mâchoire, frappant vigoureusement les flancs, il soulevait un à un les sabots tandis qu'hennissaient bruyamment les coursiers au piétinement nerveux duquel montait un nuage de poussière. Tout à coup, le cavalier monta une bête et partit au galop sans étrier ni selle. À droite, à gauche, arrêt, trot, galop, il évaluait la promptitude et la docilité de sa monture. Un chariot mené par deux étalons fendit soudain la foule. Ya! Ya! Yallah! Puis tout aussitôt freina à quelques mètres de l'auvent sous lequel je tentais tant bien que mal de me soustraire au soleil cinglant même à cette heure matinale. Je m'efforçais d'éviter tout contact de mes vêtements avec ma peau suintante d'où coulaient les rigoles de sueur pendant qu'hommes, femmes et enfants grenouillaient à travers les échoppes, les étals bariolés et les comptoirs disposés dans le désordre le plus complet. De temps à autre des effluves de cumin, de coriandre ou d'encens montaient et saturaient agressivement les narines.

Kashgar, cité aux confins de la Chine et à la frontière du Pakistan. Kashgar, où m'avait donné rendez-vous Ahmed, un Uzbek, mercenaire au Pakistan que j'avais rencontré sur le Karakoram Highway. La route avait été longue et particulièrement éprouvante. Le chauffeur louvoyait entre les blocs

de pierre effondrés sur la route pendant que le navigateur calculait la vitesse de descente des rochers qui dévalaient afin d'éviter leur impact. Ahmed assis à mes côtés revenait d'un congé. Nous avons parlé de Samarcande, du Registan et de la medersa Shiroor, de leurs façades reconstituées pour célébrer le millénaire de la ville. Il appréciait, tout comme moi, la couleur bleue. Ce bleu dont toutes les nuances s'affichaient sur les tuiles de maïolique. Bleu marine, bleu turquoise, bleu céruléen. Plusieurs heures s'étaient ainsi écoulées bien loin de la vallée de pierre dont nous tentions de nous extirper. Quand finalement arrivés à destination, nous nous séparâmes, mon compagnon de voyage m'invita à le rejoindre le lendemain au marché du dimanche.

J'avais accepté avec empressement, l'agence de presse étant à toutes fins utiles fermée jusqu'au lundi. J'étais par ailleurs curieux de cette ville et plutôt content d'avoir rencontré quelqu'un qui était prêt à m'en révéler les charmes. Mais déjà j'étais ensorcelé. Déjà attendant Ahmed, la ville m'avait séduit et distrait de mon propos.

À l'heure dite, Ahmed m'enjoignit de le suivre chez son ami. Il me mena à travers un dédale de ruelles dont je ne saurais sans aide retrouver l'issue. Finalement nous aboutîmes face à une haute muraille dotée d'une massive porte cloutée. Après avoir frappé trois coups celle-ci s'entrouvrit, mon guide murmura quelques mots et, au bout d'une étroite embrasure, un logis apparut entouré d'un vaste jardin au milieu duquel jaillissait l'eau d'une fontaine. Le devant était ombragé d'orangers alors que de chaque côté du bassin on discernait un moucharabieh vers lequel s'élançaient des bougainvilliers. Au fond, sous un treillis couvert de glycines étaient disposés de lourds coussins de velours sombre. Il se dégageait de l'ensemble harmonie et fraîcheur... et même un climat de volupté... Ahmed me présenta son ami, un notable de la cité, qui nous invita à partager le narghilé et le thé. La conversation vola suivant l'air du temps. Parfois interrompue de silences concertés, parfois ranimée par quelque fait ou événement revenu à la mémoire et qu'on désirait partager. J'en vins à parler de ma famille et de ma fille abandonnée dont le sort parut alarmer notre hôte. Où

était-elle? Que faisait-elle? Ne pourrais-je la faire venir? Devant mes négations répétées, notre hôte se renfrogna. Et bientôt la conversation s'étiola pour enfin s'interrompre. Ahmed donna le signal du départ. Il devait lui-même retourner à Karachi pour rejoindre d'autres combattants pour une mission clandestine dirigée par l'émissaire d'un iman. Ou était-ce d'un ayatollah? Mais peu t'importe aujourd'hui!

Le journaliste devient morose et semble peu soucieux de poursuivre. Et toi?... Qu'en penses-tu? Que faisait-il encore à Kashgar alors qu'il a d'abord parlé de Bagdad? Cet homme, tu le vois comme moi. Mince et élégant, il devrait encore pouvoir séduire. Son air est pourtant las. Comme s'il en avait vu d'autres et que le spectacle ne l'intéressait plus. Ça tombe bien te dis-tu puisqu'il va mourir bientôt!... Mais pas tout de suite, et puis il se décide enfin à poursuivre son histoire, ou plutôt à reprendre le point de départ.

Passé le point de contrôle imprévu qu'avaient établi des policiers en chômage nous arrivâmes à Bassora. Ce fut l'horreur. Le désordre le plus complet régnait. De jeunes gens se promenaient mitraillettes en bandoulières et narguaient les soldats de la coalition auxquels on avait interdit l'usage de leurs armes. Des femmes voilées assises à même le sol mendiaient silencieusement. Des dizaines de chiens sauvages aboyaient sans interruption ou hurlaient lorsqu'un passant parvenait à leur donner un coup de bâton. À mesure que nous avancions dans la ville, le soir tombait. Dans les coins sombres on pouvait discerner des formes se tortillant qui gémissaient doucement. Tandis que, la voiture arrêtée, nous attendions le chauffeur qui tentait d'obtenir de l'essence, une fille à peine pubère s'accrocha à moi. L'offre était sans équivoque malgré son anglais approximatif. Je détournai le regard mais elle se faisait insistante. Et le chauffeur qui ne revenait pas! Je lui donnai quelques billets pour m'en débarrasser. Elle sembla satisfaite et disparut dans la pénombre. Assuré de son départ et feignant l'indifférence, je tentai de la suivre du regard. Il me parut qu'elle franchit le seuil d'une maison qu'un chariot encombré de marchandises m'avait dissimulée jusqu'alors. J'avais sommeil et pourtant ma curiosité l'emporta. Excité par une douce

mélodie qui semblait provenir de cette direction, je m'approchai de l'endroit d'où elle avait échappé à ma vue et discernai dans la pénombre une enfilade d'arches percées de manière régulière par des entrées donnant accès à de minuscule pièces sombres. Au centre, une place complètement dégagée permettait de voir une mezzanine qui l'encadrait complètement. Planté au milieu de cette cour intérieure, j'entendis de nouveau l'étrange voix. Elle semblait provenir de l'étage. Je parvins à trouver l'escalier y menant, mais force fut de constater que la voix émanait de plus haut encore. Du toit en somme. Une échelle de bois vermoulue montait vers celui-ci. J'acceptai l'invitation et cédai à la curiosité. Merveille des merveilles, une fois sur le toit, je découvris la ville sous un ciel parfaitement étoilé. Le couvre-feu avait sonné et de toute façon la panne générale rendait impossible tout éclairage artificiel qui aurait pu atténuer cette si parfaite obscurité. Le ciel noir d'encre, tel un épais velours, était parsemé de scintillantes ouvertures qui allégeaient la lourdeur de sa voûte. Enfin la source de la voix plaintive et langoureuse m'apparut. Une femme voilée, on aurait dit depuis des siècles, chantait à travers des tissus entrelacés. Non troublée par ma présence, la femme persistait. Le chant de son âme s'élevait bien plus haut que toutes les murailles qu'on aurait pu ériger pour l'emprisonner. Je m'accroupis près d'elle et lui demandai :

— Comment te nommes-tu?

— Zoubayda, répondit-elle en prenant bien soin de ne pas soutenir mon regard.

— Que fais-tu ici?

— Je veille à la place de mon époux, Hâroun, sur le caravansérail de ses ancêtres.

En effet, je cherchais le sens de cet immeuble inextricable. Bien sûr, il s'agissait d'un lieu de rencontre. Un de ceux qui depuis des siècles avaient servi à abriter les lointains marchands au bout de leur méharée pour leur permettre la nuit de jouir du commerce des hommes après avoir pratiqué celui des marchandises durant le jour. Je me remémorai l'enchâssement des arcades. J'étais au milieu d'un caravansérail, un lieu qui constituait une étape de la

piste caravanière. Une oasis entre la mer des dunes qui séparait Riyad de Ispahan. Je quittai la femme qui reprit doucement sa plainte et me perdis dans l'enfilade des pièces du rez-de-chaussée non pressé de trouver la sortie, encore charmé par la voix, le souffle chaud du vent et la tranquillité des lieux. Je me souviens de m'être assoupi en pensant à Élise et d'avoir ensuite été réveillé par une langue râpeuse. Celle d'une chèvre égarée qui fouillait maintenant ma besace. À ce moment une sourde rumeur me parvint à travers le fil emmêlé de mes idées. Ayant enfin réussi à me lever, j'arrivai à l'entrée de l'immeuble qui m'avait abrité la nuit pour être aussitôt soulevé par une force irrépessible et assommé par un amas d'objets projetés sur moi. La violence et le poids furent tels que j'en perdis connaissance. À l'hôpital, plusieurs semaines plus tard, lorsque je revins à la surface des choses on m'avisa de mon rapatriement imminent. J'étais trop faible pour interroger qui que ce soit. Autour de moi, ce n'était que défilement incessant de macchabées.

Le journaliste, épuisé, ferme cette fois les yeux. Dans ce corridor d'hôpital montréalais, au milieu des râles et des soupirs, il s'imagine être encore au sud de l'Irak. De temps à autre un spasme le secoue mais le soleil de minuit, qu'assurent les néons du plafond, me permet de déceler la progressive tranquillité qui s'empare de son âme.

Juste avant de sombrer dans la grande mer de sable, il ouvre les yeux et m'interroge.

— Comment te nommes-tu?

— Élise.

Et alors la mille et unième nuit couvre de ses longs doigts d'ébène la surface de son corps.